

où regarde l'oiseau en forme de point d'interrogation

OÙ REGARDE L'OISEAU EN FORME DE POINT D'INTERROGATION

Sur *De Bestiarium Naturis* d'Andrea Pedrazzini

Massimo Rizzante

Andrea Pedrazzini dessine comme Rabelais, sent comme Plutarque.

D'où le côté comique, et non pas burlesque, ou caricatural, de son trait.

Le comique se fonde sur une observation aiguë de la *varietas* infinie de la nature et sur la potentialité aussi infinie de l'imagination à mettre à l'épreuve tout déguisement humain, tout jugement moral, toute aptitude pédagogique, toute prétention abstraite à juger d'en haut les situations. Dans la création comique, la raison souveraine du rire l'emporte sur les raisons du sérieux. L'homme vraiment sérieux est celui qui ne se prend pas au sérieux. Et, surtout, comme Andrea Pedrazzini le montre dans ses animaux, qui ne prend pas au sérieux l'Homme.

Panurge, le personnage de Rabelais, aimerait se marier, mais est-ce une bonne idée ? Pantagruel à qui il demande conseil a une idée : rassembler les œuvres de tous les plus grands hommes de l'Antiquité, Homère, Platon, Aristote, Virgile, et ouvrir trois fois au hasard leurs écrits. À lire chaque fois les pages correspondantes, tôt ou tard – Pantagruel en est certain – la réponse au questionnement de Panurge sera trouvée. Après beaucoup de savants et interminables débats, les deux amis, découragés, s'avouent vaincus, à tel point que Panurge pense à

jouer son destin sur un coup de dés. Ensuite, il demande conseil à tout le monde, prêtres, kabbalistes, philosophes, mais rien à faire, personne ne sait répondre à sa question fondamentale : dois-je me marier ou pas ? Sa « fantaisie » de mariage, comme Rabelais l'appelle, affronte la « réalité » de ses interlocuteurs qui représentent un savoir aussi encyclopédique qu'inutile.

Faut-il s'en étonner ? Le savoir, pour tous les sorbonnards de ce monde, est quelque chose de tellement sérieux qu'il ne peut contempler ni la « fantaisie » trop humaine de Panurge ni celle trop peuplée d'animaux de Pedrazzini.

Toutefois, dans l'œuvre de Pedrazzini, il existe une racine plus ancienne et, au fond, hérétique.

Que pensons-nous quand nous pensons la relation entre les hommes et les animaux ?

Depuis l'Antiquité, les Grecs nous ont offert, *grosso modo*, deux chemins interprétatifs qui, sans beaucoup de secousses, sont arrivés jusqu'à nous.

Aristote nous a fourni la première grande classification descriptive des espèces animales (plus que cinq cent quarante !), accompagnée d'une riche moisson d'informations et d'explications sur les phénomènes singuliers, affirmant, comme le feront après lui Porphyre, Plin l'Ancien, Claude Élian, saint Augustin, saint Thomas, Descartes, Kant et encore aujourd'hui d'illustres scientifiques américains, que la différence entre l'homme et l'animal est que ce dernier est dépourvu de la raison (et de « l'âme immortelle ») et que, l'univers étant réglé par des lois qui peuvent être comprises seulement par la raison humaine, l'animal doit se limiter à suivre aveuglement ces lois, vivant et mourant à jamais enfermé dans la nuit de ses instincts.

Le deuxième chemin, qui précède chronologiquement le premier, est celui du mythe, la terre des poètes, d'Homère à Poe, d'Ovide à Borges. Le mythe introduit dans l'univers primordial – qui, pour Aristote, sera réglé « selon la raison » – des êtres hybrides, en partie animal, en partie humain. Mieux : le mythe se plaît à transformer, grâce à une loi très difficilement compréhensible « selon la raison », à savoir la loi de la métamorphose, les dieux et les hommes en animaux. Si Zeus peut s'insi-

où regarde l'oiseau en forme de point d'interrogation

nuer pour une brève période dans un corps de taureau afin de monter une de ses jeunes conquêtes, les hommes n'ont pas le don de ce transport physique. Même si, pour le mythe, l'homme ressemble davantage aux dieux qu'aux animaux (ceux-ci étant beaucoup plus proches des choses), une fois réduit à l'animal il est condamné, sauf rares exceptions, à rester une bête. Ces encastresments ouvriront ensuite la porte à une conception anthropomorphique de la nature animale, avec toutes ses prérogatives symboliques, allégoriques, théologiques, qui connaîtra, selon les époques, ses manifestations les plus significatives dans les contes de fées, les bestiaires, les bandes dessinées.

Pourtant il existe une troisième possibilité de concevoir la relation entre les hommes et les animaux. Elle est représentée par Plutarque, célèbre auteur des *Vies parallèles*, né en 47 avant J.-C. à Chéronée et mort, semble-t-il, en 127 après J.-C.

Plutarque, dans ses *Moralia*, consacre quelques écrits aux animaux. Le plus connu, *De esu carniū*, est composé par des courts *logoi* où il critique l'habitude de l'humanité de s'alimenter avec la viande animale. Dans un autre dialogue, *Bruta animalia ratione uti*, il récrit, à sa façon, l'épisode de *L'Odyssée* où Circé, une fois les compagnons d'Ulysse transformés en cochons, cède aux prières du héros et libère les malheureux de l'enchantement. Dans son dialogue, Plutarque imagine qu'Ulysse, sa prière exaucée, demande à Circé que les autres Grecs qui pâturent dans le jardin soient aussi déliés de l'enchantement. Ceux-ci, toutefois, à la grande surprise du héros, ne désirent pas du tout redevenir hommes. Un cochon, à l'air particulièrement éveillé, explique à Ulysse, par une rhétorique subtile, ses raisons : les animaux, étant plus proches de la nature que les hommes, ne choisissent et ne pratiquent que les actions qui leur sont nécessaires. « Tu dois, donc, admettre – affirme le cochon – que l'âme des animaux est, par nature, plus disposée à la naissance de la vertu et plus accomplie à ce but ; car elle, sans avoir reçu ni des ordres ni des enseignements, pour ainsi dire, sans avoir reçu ni semences ni culture, produit et fait croître tout naturellement la vertu adéquate à chacun d'eux. »

Le sentiment de Plutarque est celui d'une fidélité authentique à la *varietas* infinie de la nature, pas seulement humaine. Dans ses écrits, la

conception de la justice – paradigme fondateur de l'expérience des Grecs – s'étend, par un geste audacieux, à toutes les espèces animales. Pour imposer son « hérésie », il adopte non seulement les armes de la rhétorique, mais aussi celles du comique. Nous les hommes, parfois, pour comprendre les abus que notre raison régulatrice de l'univers accompli, avons besoin d'un cochon déguisé en sophiste ou, comme on le voit dans un dessin d'Andrea Pedrazzini, d'un rat stylite capable de lire, sur un interminable papyrus qu'il déroule dans l'obscurité d'une bibliothèque-cloaque, le sens caché de nos habitudes et de nos comportements.

dessin : le lecteur fort

Plutarque, par sa réflexion, nous conduit sur un terrain auquel il faut toujours revenir si on veut comprendre un peu, ne serait-ce qu'à l'encre de Chine, les « propriétés » ou *naturae* des animaux. Le sien est un acte de solidarité envers ces témoins muets de notre tragi-comédie. Si le démiurge de l'univers a voulu ériger un mur de silence entre nous et les animaux, nous enfermant tous, eux et nous dans un langage réciproquement indéchiffrable, il n'a pas pu nous empêcher de partager ce qui nous rend, hommes et animaux, égaux, à savoir le substrat commun de la vie : les hommes et les animaux sont des êtres incarnés capables de savourer la simple sensation d'être.

Aux sentiments de fidélité, de solidarité et d'empathie envers les animaux, présents chez Plutarque, les dessins de Pedrazzini ajoutent un acte de rébellion. Ses animaux, en effet, n'existent pas. Quelles « propriétés » peuvent avoir des animaux qui ne font pas partie de notre monde ? La *varietas* infinie de la nature, par le geste de rébellion de l'artiste, expérimente la *varietas* infinie de l'imagination : comme si, dans les dessins de Pedrazzini, l'imagination voulait prolonger le jeu de la nature, comme si, pour Pedrazzini, rien ne pouvait être vu ni compris dans la nature sans la force de l'imagination. La seule différence entre la zoologie scientifique et la zoologie fantastique du dessinateur est que

où regarde l'oiseau en forme de point d'interrogation

chaque exemplaire de son imagination se révèle être une espèce en soi, un *individuum* si inattendu qu'unique.

Pedrazzini observe comme un encyclopédiste du xviii^e siècle précurseur de Kafka ; il rêve comme un Alfred Jarry revisité par Cortázar.

Dans son école de haute précision, l'espace, comme dans les tables des encyclopédistes des Lumières, est anatomisé afin de créer plusieurs points de vue, y compris celui de l'animal qui occupe cet espace commun. La technique choisie, le dessin à l'encre de Chine, sous-tend une volonté éthique d'échapper au vague, à toute tentation baroque. Pedrazzini préfère une approche descriptive, un creusement lent, à travers un soin maniaque pour les détails, afin de saisir l'essence d'une *natura*. Cela produit un double effet : plus on observe ses étranges animaux, plus ils nous semblent familiers (chez Kafka il se passe exactement le contraire), plus nous pénétrons dans leurs *naturae*, plus le pouvoir que l'homme a sur eux nous est soustrait, à tel point que les animaux, qu'ils soient vrais ou imaginaires, se transforment en des êtres très proches de nous, comme nous incarnés dans des corps finis et mortels. En regardant les dessins de Pedrazzini, je me suis senti souvent déchargé de ce que Kafka a appelé « l'angoisse de la position debout » ; libéré de mon pouvoir ; affranchi de ma *natura* humaine.

Même inspiré par la raison des Lumières, Pedrazzini n'est pas un encyclopédiste qui pense que l'univers peut être décrit et expliqué selon l'optimisme scientifique et philosophique du xviii^e siècle. L'univers, pour un artiste du xxi^e siècle, s'il est réel, n'est pas pour autant réaliste : ce n'est pas un système harmonique de principes et de rapports de cause et effet, pas même un zoo où n'existerait pas d'espèces inconnues.

Ce qui le caractérise est une *varietas* pantagruélique de formes. Et dans cet univers qui vit et se multiplie, l'artiste, comme le Faustroll expérimenté de Jarry, n'arrête pas de penser que l'étude véritable de cet univers consiste à s'appliquer avec humilité, et surtout avec dévotion, à ses exceptions apparemment fantastiques, ou bien seulement oubliées. En d'autres termes et selon les mots de Julio Cortázar – après Kafka le plus grand observateur, du point de vue des animaux, de la zoologie humaine –, tout acte artistique, en tant que « suspension de la crédulité » (Coleridge), est une « trêve » du « dur et implacable siège que

le déterminisme impose à l'homme ». L'art est un acte de nostalgie et en même temps de rébellion, grâce auquel les hommes, affirme Cortázar, « cessent d'être eux-mêmes et leur propre circonstance » et désirent « être eux-mêmes et ce qui est inattendu, eux-mêmes et l'instant où la porte, qui tôt ou tard nous permettra d'entrer, s'entrouvre doucement pour nous faire voir le pré où l'unicorne hennit... ».

Où le *Tapire roulant* de Pedrazzini balance. Où regarde son oiseau en forme de point d'interrogation qui semble transpercé et fiché au sol par deux bâtonnets (à moins qu'il ne s'agisse de la partie supérieure de ses très longues et minces pattes). Où nage son grand poisson à l'œil sceptique à l'intérieur duquel nage un autre poisson, beaucoup plus petit et à l'œil très pédant qui semble lui suggérer, dans une des langues inconnues aux pêcheurs et aux matelots, la route à suivre...

dessin : le tapire roulant

Post-scriptum

Aristote, après avoir classifié ses cinq cent quarante espèces animales et les avoir, avec un soin aristotélicien, décrites, affirma : « Seul l'homme, parmi les êtres vivants, sait rire. »

Les animaux de Pedrazzini me transmettent ce sentiment de fidélité à la *varietas* infinie de la nature qui est à la base même de leur création. Je l'avoue : je partage leurs *naturae*, si tant est qu'elles échappent à notre cauchemar déterministe quotidien.

J'éprouve face à elles une empathie profonde. Je sens leur souffrance. Je me révolte contre leur exclusion injuste de notre vie d'êtres humains aussi puissants qu'angoissés par la position de pouvoir que nous nous sommes attribuée. Je deviens, parfois, l'un d'entre eux. Tenez, à l'instant même : je suis l'un d'eux. Et je ris. Ce qui auparavant était une « fantaisie », maintenant est réalité.

Ne croyez pas Aristote, saint Augustin, saint Thomas, Kant, ni les post-humanistes du *xxi*^e siècle. Rire n'est pas *exclusivement* chose

où regarde l'oiseau en forme de point d'interrogation
humaine. Maintenant que je me suis transformé en une création de
Pedrazzini, je le sais : l'homme n'est pas le seul être vivant qui sait rire !

dessin : la question

M. R.